

Soirs moroses



Catulle Mends

1876

L'auteur

Catulle Mends



Abraham Catulle Mendès, né à Bordeaux le 21 mai 1841 et mort à Saint-Germain-en-Laye le 8 février 1909, est un écrivain et poète français.

L'Absente

C'est une chambre où tout languit et s'effémine ;
L'or blême et chaud du soir, qu'émousse la persienne,
D'un ton de vieil ivoire ou de guipure ancienne
Apaise l'éclat dur d'un blanc tapis d'hermine.

Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne,
Et triste, un clavecin d'ébène que domine
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine,
Pleure les doigts défunts de la musicienne.

Sous des rideaux imbus d'odeurs fades et moites,
De pesants bracelets hors du satin des boîtes
Se répandent le long d'un chevet sans haleine.

Devant la glace, auprès d'une veilleuse éteinte,
Bat le pouls d'une blanche horloge en porcelaine,
Et le clavecin noir gémit, quand l'heure tinte.

Exhortation

Être homme ? tu le peux. Va-t'en, guêtré de cuir,
L'arme au poing, sur les pics, dans la haute bourrasque,
Et suis le libre isard aussi loin qu'il peut fuir !

Fais-toi soldat ; le front s'assainit sous le casque.
Jeûnant pour avoir faim et peinant pour dormir,
Sois un contrebandier dans la montagne basque !

Mais, dans nos vils séjours, ne t'attends qu'à vieillir.
Les pleurs mentent ainsi que le rire est un masque ;
Tout est faux : glas du deuil et grelots du plaisir.

Et comme l'eau rechoit, par flaques, dans la vasque,
C'est notre vieux destin qu'en un lâche loisir
Se raffaisse toujours notre volonté flasque

Entre l'ennui de vivre et la peur de mourir.

La Dernière âme

Le ciel était sans dieux, la terre sans autels.
Nul réveil ne suivait les existences brèves.
L'homme ne connaissait, déchu des anciens rêves.
Que la Peur et l'Ennui qui fussent immortels.

Le seul chacal hantait le sépulcre de pierre.
Où, mains jointes, dormit longtemps l'aïeul sculpté ;
Et, le marbre des bras s'étant émietté,
Le tombeau même avait désappris la prière.

Qui donc se souvenait qu'une âme eût dit : Je crois !
L'antique oubli couvrait les divines légendes.
Dans les marchés publics on suspendait les viandes
A des poteaux sanglants faits en forme de croix.

Le vieux soleil errant dans l'espace incolore
Était las d'éclairer d'insipides destins...
Un homme qui venait de pays très lointains,
Me dit : « Dans ma patrie il est un temple encore.

« Antique survivant des siècles révolus,
« Il s'écroule parmi le roc, le lierre et l'herbe,
« Et garde, encor sacré dans sa chute superbe,
« Le souvenir d'un Dieu de qui le nom n'est plus. »

Alors j'abandonnai les villes sans église
Et les cœurs sans élan d'espérance ou d'amour
En qui le doute même était mort sans retour
Et que tranquillisait la certitude acquise.

Les jours après les jours s'écoulèrent. J'allais.
Près de fleuves taris dormaient des cités mortes ;
Le vent seul visitait, engouffré sous les portes,
La Solitude assise au fond des vieux palais.

Ma jeunesse, au départ, marchait d'un pied robuste.
Mais j'achevai la route avec des pas tremblants ;
Ma tempe desséchée avait des cheveux blancs
Quand j'atteignis le seuil de la ruine auguste.

Déchiré, haletant, accablé, radieux,
Je dressai vers l'autel mon front que l'âge écrase,
Et mon âme exhalée en un grand cri d'extase
Monta, dernier encens, vers le dernier des dieux !

Oubli

Allez, vieilles amours, chimères,
Caresses qui m'avez meurtri,
Tourments heureux, douceurs amères,
Abandonnez ce cœur flétri !

Sous l'azur sombre, à tire-d'ailes,
Dans l'espoir d'un gîte meilleur,
Fuyez, plaintives hirondelles,
Le nid désormais sans chaleur !

Tout s'éteint, grâce aux jours moroses,
Dans un tiède et terne unisson.
Où sont les épines des roses ?
Où sont les roses du buisson ?

Après l'angoisse et la folie,
Comme la nuit après le soir,
L'oubli m'est venu. Car j'oublie !
Et c'est mon dernier désespoir.

Et mon âme aux vagues pensées
N'a pas même su retenir
De toutes ses douleurs passées
La douleur de s'en souvenir.

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
L’Absente	p. 4
Exhortation	p. 5
La Dernière âme	p. 6
Oubli	p. 9